

LES MAINS ACCROCHÉES au guidon de sa bicyclette, Ninon a ralenti sur les pavés et s'est arrêtée devant le square Laurent-Prache. Son ombre allongée à ses pieds, elle a remis de l'ordre dans ses cheveux puis elle a attaché son vélo.

Tandis qu'elle rejoignait la terrasse du Bonaparte, Paul, le cœur battant, a récité mentalement le message qu'elle lui avait envoyé :

« *Après la nuit, pourquoi pas le jour ?
Je t'embrasse.
N. »*

Paul s'est levé pour accueillir Ninon. Un sourire éclairait leurs visages. Ils se sont embrassés dans des effluves d'*Heure bleue*.

Ninon avait pris des couleurs depuis la dernière fois et son hâle accentuait l'éclat de son regard et de ses dents. À son cou pendait un collier de billes polychromes, qui, comme sa robe pastel, renvoyait Paul à tous les jours où il s'était demandé ce qu'elle devenait. Elle a croisé ses mains sur la table. Ses doigts, sans bague ni anneau, paraissaient encore plus longs.

– Je suis contente d'être ici avec toi ! dit-elle pour cacher son trouble et parce que c'était la vérité.

Ninon rentrait de Porquerolles, où ses parents avaient une villa. Elle avait laissé là-bas son fils à la garde de sa sœur en vacances avec ses filles. Ferdinand était heureux de jouer avec ses cousines qu'il ne voyait pas souvent. Fin juillet, Ninon irait le retrouver pour deux semaines.

– Tu connais Porquerolles ?

– Non.

– C'est un endroit merveilleux et un paradis pour les enfants.

Toujours Ninon était heureuse avec sa famille sur l'île où la vie s'écoulait dans le repos et la douceur.

Avant-hier, elle s'était levée tôt et avait emmené son fils se promener. Main dans la main, ils marchaient seuls sur les sentiers qu'embaumait la résine de pin et il n'y avait autour d'eux que la mer turquoise

et la nature émeraude. Le ciel était bleu. Les oiseaux chantaient. Le soleil brillait. C'était le premier matin du monde et la journée serait superbe.

Après avoir contourné les vignes, ils atteignirent la plage d'Argent dont l'anse de sable blanc attirerait bientôt les touristes. Pendant que Ferdinand se trempait les pieds en essayant de repérer des dauphins, une fois encore Ninon pensa à Paul et à leurs adieux dans la nuit tiède. Et les mêmes questions l'assaillirent ; ces questions qui exaspéraient son impatience de le revoir et dont elle était loin d'imaginer qu'il se les posait lui aussi à son sujet. Que faisait Paul à cette heure ? Était-il seul ? Avec une femme ? À Paris ? En vacances ? Elle avait oublié, comme une idiote, de lui demander où il passerait l'été ! Resterait-elle sans nouvelles de lui jusqu'à la rentrée ? Cette idée entamait soudain sa bonne humeur et pour dissiper son inquiétude elle serra dans ses bras le petit corps de son fils qui sentait bon le sommeil et l'enfance.

À leur retour, la maison était réveillée et le petit déjeuner servi dans le jardin. Sitôt son café avalé, et avant même de prendre sa douche, Ninon s'enferma dans sa chambre et alluma son ordinateur. L'envie d'écrire à Paul lui trottait dans la tête depuis une semaine, mais tout à l'heure, sur la plage d'Argent, sa dernière résistance avait cédé et elle ne pouvait plus reculer.

Elle voulait être concise et par chance les mots lui vinrent d'un coup.

Votre message a été envoyé.

Comment Paul le recevrait-il ? Les yeux fixés sur l'écran, Ninon n'aurait su le dire. Quelles qu'en fussent les conséquences, elle se félicitait de son audace.

« Les dés sont jetés », pensa-t-elle en espérant qu'ils lui seraient favorables. Cette réflexion l'apaisa jusqu'à faire naître en elle un sentiment de jubilation.

– Ne sachant où tu te trouvais, dit-elle, je me demandais quand tu me lirais et si tu me répondrais !

Ninon souriait, inconsciente de la joie de Paul à l'instant où, consultant son iPhone dans le jardin des Tuileries, il avait découvert son mail. De peur que celui-ci ne s'efface, aussitôt rentré chez lui il l'avait imprimé et glissé dans la poche de sa veste. Perché sur le nuage où ils l'avaient hissé, plusieurs fois dans la journée il avait relu les mots de Ninon qui, tel un fil invisible, les reliaient l'un à l'autre.

– L'autre soir, dit-elle encore, tu n'as pas senti que j'avais du mal à te quitter ?

Cet aveu, qui abolissait les jours où Paul avait craint que Ninon l'ait oublié, et où son visage, comme s'il l'avait inventé, s'effaçait peu à peu de sa mémoire, le comblait de bonheur.

Le 21 juin, Adèle et Félix avaient réuni une vingtaine d'amis pour pendre la crémaillère dans leur nouvel appartement. Les travaux venaient de s'achever et ils n'emménageraient que dans quelques jours, mais c'était l'occasion, après les orages du printemps, de fêter l'arrivée de l'été.

– Tu n'as encore rien vu ! s'exclama Adèle quand Paul vanta la majesté du salon, sa hauteur de plafond, sa cheminée surmontée d'un miroir et son parquet blond.

Le guidant avec un air de fierté, elle l'entraîna à l'autre bout de la pièce.

– N'est-ce pas magnifique ? s'exclama-t-elle en désignant depuis la terrasse la tour Eiffel et les toits du quartier.

Devant la bibliothèque qui compterait bientôt des centaines de livres, une porte allongée sur des tréteaux et recouverte d'un tissu imprimé servait de buffet où étaient disposés, à côté d'assiettes et de couverts en plastique, une pile de gobelets en carton, du melon, du jambon de Parme, des crudités, des quiches, des fromages, une corbeille de pain et une carafe d'eau. Plus loin, des enceintes reliées à un ordinateur installé sur une caisse en bois diffusaient les chansons des Swingle Singers.

Paul connaissait la plupart des invités, dont les voix résonnaient comme dans une église.

– Une fête dans un appartement vide ! se réjouit Nora en esquissant un pas de danse. Quelle idée géniale !

Malgré les apparences, cette grande blonde à la démarche hésitante et aux gestes larges n'avait pas encore goûté la caïpirinha que Rosalie, la sœur de Félix, finissait de préparer dans la cuisine.

Jérôme, un ami médecin que Paul venait de saluer, promenait son regard sur les murs blancs et les ampoules nues.

– J'ignorais, lança-t-il, que j'étais convié à l'inauguration d'un asile psychiatrique!

– L'infirmière va te montrer ta chambre! répliqua Félix sous les rires de l'assistance.

– Qui m'aime me suive! enchaîna Adèle en se dirigeant vers le couloir avec le même air de fierté que tout à l'heure.

Alors que les fenêtres étaient restées ouvertes tout l'après-midi pour aérer, l'odeur de peinture, dans cette partie de l'appartement, était plus forte que dans le salon.

« C'est l'odeur des histoires qui commencent et des tentatives de bonheur », songea Paul tandis qu'Adèle et Félix évoquaient les murs abattus et les cloisons déplacées.

Tous les deux ils étaient des enfants du V^e arrondissement, et après avoir vécu neuf ans derrière la Maison de la Radio, ils se réjouissaient de retrouver la rive gauche.

De pièce en pièce, les invités suivaient le mouvement en file indienne. Lorsque après avoir jeté un coup d'œil dans la première chambre – où traînaient une caisse à outils, des brosses et une bâche transparente – il entra dans celle destinée à Irène et Suzanne, les jumelles que rien ni personne ne pourrait jamais séparer, Paul, en découvrant le rectangle de lumière qui se découpait sur un mur, se rappela *Soleil dans une pièce vide*, le tableau d'Edward Hopper admiré au Grand Palais, il y a quelques années.

Dans la salle de bains, une trousse de toilette reposait sur un tabouret et deux serviettes séchaient sur le rebord de la baignoire.

– Chéri, demanda Adèle quand on sonna à la porte, tu vas ouvrir?

Félix hochla la tête puis s'éclipsa avant que ses amis n'entrent dans son futur bureau, une pièce spacieuse où les étagères montaient jusqu'au plafond.

– Jolie vue, remarqua Natacha, la femme de Jérôme, en contemplant, trois étages plus bas, la cour pavée aux façades dégoulinantes de lierre sur laquelle ouvraient les deux fenêtres.

Depuis un demi-siècle, il y avait ici une salle à manger.

Les anciens propriétaires, paraît-il, avaient disparu l'année dernière, à quelques mois d'intervalle. Ils venaient de se marier lorsqu'ils avaient visité pour la première fois l'appartement. Comme Adèle et Félix bien après eux, ils s'étaient décidés, avec un sourire confiant en l'avenir, à faire de cet endroit le cœur de leur vie. Entre ces murs, ils s'étaient aimés. Disputés. Réconciliés. Ils avaient rêvé. Parlé. Dormi. Élevé des enfants. Organisé des fêtes à Noël et aux anniversaires. Connus le bonheur. Vécus des chagrins. Le travail. Les vacances. Le temps qui s'enfuit. Ils avaient quarante, puis soixante ans. C'était déjà la dernière ligne droite. Après la maladie et la mort dans une chambre d'hôpital, quelques coups de marteau avaient suffi pour renvoyer dans le néant les amoureux de jadis et effacer, comme s'il n'avait été qu'une illusion, toute trace de leur passage sur la Terre.

Félix ne revenait pas, mais on entendait des rires à l'autre bout du couloir.

Un matelas jeté à même le parquet voisinait avec une valise, dans la chambre d'Adèle et Félix qui se croyaient revenus au début de leur mariage lorsqu'ils campaient dans un studio, rue des Fossés-Saint-Jacques. Ils avaient en effet décidé de passer ici leur première nuit après que leurs invités seraient partis.

– Ça va être chaud! annonça Amélie.

– Bouillant! ajouta Olivia.

– Une vraie nuit de noces! prédit Géraldine.

Adèle levait les yeux au ciel en écoutant ses amies qui se tordaient de rire.

– Merci, les filles, de vos commentaires! conclut-elle. Une fois encore, pour la finesse et l'élégance, vous ne craignez personne!

« J'ai bien fait de venir! » se dit Paul en découvrant la liane brune dont les rires jaillissaient dans le salon depuis qu'elle était arrivée.

La main appuyée au chambranle d'une porte-fenêtre, à l'entrée de la terrasse, elle se tenait sur une jambe et rajustait la boucle de sa sandale.

« Elle ne porte pas de soutien-gorge », remarqua-t-il devant ses épaules nues et sa robe en lin beige, au décolleté profond, qui lui dessinait une silhouette insolente.

L'inconnue venait d'embrasser Adèle et saluait bruyamment les uns et les autres. Lorsqu'elle passa devant lui sans le voir, il respira dans son sillage le parfum de *L'Heure bleue*.

– Au Brésil et à son football! s'exclama-t-elle en levant son gobelet de caïpirinha quand ils se retrouvèrent autour du plateau que leur tendait Rosalie.

Il en profita pour engager la conversation :

– Tu connais?

– Le Brésil?

– Le football!

La jeune femme éclata de rire.

– Pas du tout! Comment s'intéresser à des hommes en short en train de courir derrière un ballon, sous les acclamations d'imbéciles qui rêvent d'être à leur place?

– Et le Brésil?

– Pas plus! Mais si tu veux m'emmener à Rio de Janeiro, ne te gêne pas! Je rêve de voir le Pain de Sucre!

Dérouté, il ne put soutenir le regard vert posé sur lui, où se mêlaient l'intelligence et l'espièglerie.

Puis à nouveau il dévisagea l'inconnue et entrechoqua son gobelet contre le sien.

– Paul.

– Ninon.

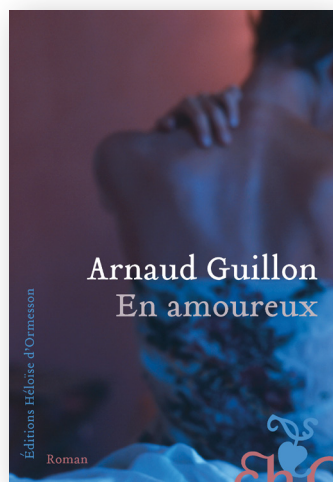
Jamais il n'avait connu une fille qui portait ce prénom, et cette particularité rendait à ses yeux la jeune femme encore plus séduisante.

Elle était âgée d'une quarantaine d'années, mais il imaginait sans difficulté l'enfant mutine puis l'adolescente charmeuse qu'elle avait dû être. Tandis qu'elle avalait une gorgée de caïpirinha, il devina, sous une mèche de ses cheveux, une oreille au dessin parfait. Après quoi il contempla ses salières qui se creusaient à chacun de ses gestes, ses bras longs et fins, et encore ses épaules rondes et brillantes. Dans son cou orné d'une chaîne en argent, sa peau était comme de la soie qu'il rêvait de caresser. Quand il regarda ses mains, il découvrit à son doigt une alliance glissée à côté d'une aigle-marine qui la rendait presque invisible. La jeune femme était pourtant venue seule. Pour s'en assurer – et se rassurer –, il jeta un coup d'œil autour de lui.

– Comment devient-on archéologue? demanda Paul quand Ninon lui parla de son métier.

– En grattant le sol à la recherche de je ne sais quel trésor! répondit-elle en riant.

[...]



Arnaud Guillon, *En amoureux*

176 pages | 17 € | ISBN 978-2-35087-372-5

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com